INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

# FUNÉRAILLES

DE

# M. VULPIAN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

Le samedi 21 mai 1887.

## DISCOURS

DE

## M. J. BERTRAND

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

Messieurs,

Nous n'étions pas préparés à ce nouveau deuil. La mort de Vulpian a été pour ses amis une douleur imprévue; elle est pour l'Académie des sciences une perte irréparable. Vulpian était aimé et respecté de tous; la raison en est simple : il songeait peu à lui-même, beaucoup aux autres, et sacrifiait tout au devoir.

Lorsque l'Académie des sciences, attristée par la mort

de Jamin et par la perte récente encore de Dumas, voulut choisir le successeur de ces hommes excellents et illustres, les regards se portèrent vers Vulpian. On l'avait vu, en toute circonstance, à la hauteur de toutes les tâches, toujours modeste et toujours prêt. On connaissait l'étendue de sa science, l'élévation de son caractère, la sagesse de son esprit. On se disait avec confiance que si Vulpian acceptait une fonction nouvelle, c'est qu'il était capable de la bien remplir.

Bien peu de temps lui a été donné pour justifier ces espérances ; il les a dépassées.

La bonté de Vulpian n'avait rien de banal, parce qu'elle n'avait rien d'affecté; affable pour tous, complaisant pour chacun, prêt à toutes les concessions, quand l'intérêt de la science ou l'honneur de l'Académie étaient en jeu, il devenait inflexible.

Vulpian avait deux qualités rarement réunies : l'amour du bien et la haine du mal. Protecteur empressé de tous les efforts, heureux de tous les succès, fier de toutes les gloires, sa parole honnête et ferme savait combattre l'erreur, signaler l'exagération et flétrir la mauvaise foi.

Nous l'avons vu, il y a quelques mois à peine, lorsque de violentes et inexplicables attaques semblaient provoquer, dans sa retraite studieuse, un confrère admiré et aimé, Vulpian releva le gant et, dans le style sévère, contenu et impersonnel de la science, sut faire bonne justice des erreurs de fait, entourer la vérité de tant de lumière, la démontrer avec tant de force que, s'il n'a pas fermé la bouche aux contradicteurs, il a donné pour toujours à Pasteur le droit de ne plus leur répondre.

Une voix plus autorisée vous dira ce qu'a été le chercheur infatigable des secrets de la vie, le professeur lucide et profond, le médecin perspicace et dévoué. J'ai voulu seulement adresser, au nom de l'Institut et au mien, un dernier adieu au confrère excellent, au collègue affectueux qui, connaissant le prix de son temps, avait tenu modestement en réserve des qualités de premier ordre jusqu'au jour où il a accepté, non cherché, l'occasion de les mettre en lumière.

---

# DISCOURS

DE

# M. CHARCOT

MEMBRE DE L'INSTITUT

AU NOM DE LA SECTION DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE.

---

Messieurs,

J'ai accepté la douloureuse mission d'exprimer, au nom de la Section de Médecine et de Chirurgie, les regrets que fait éprouver à l'Académie des Sciences la perte imprévue d'un des membres qui l'ont le plus honorée et le mieux servie. L'Académie a pensé que cette mission devait incomber à celui qui, pendant de nombreuses années, est resté attaché à Vulpian par les liens d'une amitié étroite et a été l'intime témoin de ses labeurs. Mais je crains que la tâche ne soit bien difficile à remplir. Le deuil que nous portons tous ici m'est un deuil trop personnel pour que je n'aie point quelque peine à rassembler mes forces et à dominer le sentiment de profonde affliction que j'éprouve.

Je rencontrai Vulpian pour la première fois, il y a trente-sept ans de cela, à l'hôpital de la Pitié, où nous venions l'un et l'autre exercer les fonctions d'interne. Parisiens tous les deux, nous entrions dans notre vingt-cinquième année. Une parfaite communauté de sentiments, d'idées, de tendances et jusqu'aux difficultés de l'existence qui nous étaient communes, nous avaient bien vite rapprochés; ce fut pour la vie.

Mon collègue, à cette époque déjà, était attaché au Muséum d'Histoire naturelle comme préparateur de Flourens, sous la direction de M. Philipeaux, qui fut plus tard son collaborateur. On voit que, dès l'origine de sa carrière, Vulpian dut partager son activité entre le laboratoire et la salle d'hôpital. De bonne heure donc, il avait dû être amené à comprendre que, sans le concours de l'expérimentation, l'observation pure se montre souvent impuissante, tandis que, par contre, les données expérimentales, en tant du moins qu'il s'agit de la pathologie de l'homme, restent presque toujours sans application légitime lorsqu'elles ne sont pas incessamment soumises au contrôle suprême de la clinique. On peut dire que le grand caractère de la vie scientifique de Vulpian est là, dans cette union intime du médecin et de l'expérimentateur. Aussi doit-on le considérer comme l'un des fondateurs, l'un des promoteurs principaux de cette méthode puissante qu'on peut, à juste titre, appeler française, et qui, parce qu'elle reconnaît et proclame hautement les droits supérieurs de la clinique, peut seule diriger, par des voies sûres, le mouvement qui conduit à la rénovation scientifique de la Médecine par la Physiologie.

Certes, les circonstances ont secondé Vulpian dans son élévation rapidement progressive aux situations scientifiques les plus éminentes. Mais il n'est que juste de reconnaître que ses fortes études, poussées dans toutes les directions de la Science biologique, qu'une éducation littéraire solide, mises au service d'un esprit lucide et pénétrant, l'avaient de bonne heure armé pour la lutte. Aussi, lorsque se présenta « *cette marée des affaires humaines qui, saisie* « *au moment du flux, conduit sûrement au succès* », n'eut-il qu'à se laisser pousser jusqu'au port.

Nommé médecin des hôpitaux en 1857, agrégé de la Faculté de Médecine en 1860, Vulpian fut appelé en 1864 à suppléer Flourens, au Muséum d'Histoire naturelle, dans la chaire de Physiologie comparée qu'il a occupée jusqu'en 1866. L'épreuve fut décisive : le succès du jeune professeur avait été éclatant; il s'était affirmé comme expérimentateur habile, critique rigoureux et aussi comme inventeur. A chaque pas, pendant le cours de son enseignement, il avait fait preuve d'une maturité d'esprit et d'une élévation d'idées dont on n'admirait pas moins la précocité que la grandeur.

Les Leçons sur la *Physiologie générale et comparée du système nerveux,* publiées en 1866, sont, en quelque sorte, la représentation écrite de cet enseignement. L'ouvrage, on peut le dire, était, tant par la forme que par le fond, parfait pour l'époque. Non seulement l'auteur y exposait les connaissances du temps sur les sujets dont il traite, mais il y exposait aussi les résultats de ses expériences personnelles sur le mode d'action du curare, sur la dégénération et la régénération des nerfs sectionnés, sur le mode d'ac-

tivité des fibres nerveuses. On y remarquait surtout les leçons relatives à la Physiologie normale et pathologique de la moelle épinière, des diverses parties de l'isthme de l'encéphale, des hémisphères cérébraux enfin.

Ce livre eut une singulière fortune : d'un côté, il appelait sur l'auteur l'attention non seulement des physiologistes et des médecins, mais encore des philosophes, en raison des questions relatives aux fonctions cérébrales supérieures qui y sont traitées; d'un autre côté, il lui valait en dehors du monde scientifique une notoriété à laquelle il ne s'attendait guère. On l'accusait de professer une psychologie subversive, et on le menaçait de bien des colères.

Par son attitude calme et digne, Vulpian fit taire ces vaines clameurs, et bientôt tout rentra dans l'ordre.

Sur ces entrefaites, par suite du décès de Jean Cruveilhier, la chaire d'Anatomie pathologique devint vacante à la Faculté de Médecine de Paris. Vulpian y fut nommé, mais non sans peine; son élection avait rencontré la résistance la plus vive du côté des partisans irréconciliables des anciennes méthodes. Le moment était critique au plus haut point. L'Anatomie pathologique macroscopique, purement descriptive, avait fait son temps; entre les mains de Cruveilhier lui-même elle avait presque atteint le plus haut degré de perfection possible, mais elle ne suffisait plus. Il fallait maintenant, l'œil armé du microscope, pénétrer jusque dans l'intimité des organes pour étudier, dans toutes les phases de leur évolution, les lésions des éléments anatomiques.

Vulpian seul, parmi les agrégés en médecine du temps, était, cela est incontestable, suffisamment préparé par ses études antérieures pour accepter la responsabilité d'une si lourde tâche. Il réussit pleinement à opérer une réforme urgente et dont l'accomplissement est certainement un de ses plus beaux titres à la reconnaissance de notre pays. Désormais, grâce à lui, nous étions, à la Faculté de Médecine de Paris, en possession d'un enseignement véritablement à la hauteur des nécessités de l'époque et capable de lutter contre la concurrence étrangère, voire même de la dominer.

Depuis quelques années Vulpian faisait partie de l'Académie de Médecine lorsque, en 1872, il obtint, par voie de permutation, d'occuper la chaire de Pathologie expérimentale et comparée, devenue libre par suite de la retraite de notre éminent confrère Brown-Séquard. C'était pour Vulpian revenir à ses études de prédilection. Non seulement il trouverait à utiliser là les connaissances très étendues en Anatomie comparée qu'il avait acquises autrefois au Muséum; mais, de plus, il allait pouvoir, plus que jamais, établir un rapprochement intime entre les faits que fournit l'expérimentation et ceux que fournit l'observation clinique. L'expérimentation, il ne l'avait jamais abandonnée un seul instant, et, pour ce qui est de la clinique, il n'avait pas cessé de s'y perfectionner par la fréquentation assidue de son service d'hôpital.

A cette période de son enseignement, dont la mort vient de marquer le terme, se rapporte la publication de quelques-uns de ses plus importants ouvrages : les *Leçons sur*

*l'appareil vasomoteur*, faites en 1875, qui ne sont pas uniquement, tant s'en faut, contrairement à ce qu'en dit modestement l'auteur, un ouvrage de critique expérimentale puisqu'on y trouve, entre autres découvertes, la démonstration de l'action dilatatrice de la corde du tympan sur les vaisseaux de la langue; les *Leçons sur l'action physiologique des substances toxiques et médicamenteuses* (1881), contenant de remarquables études relatives au jaborandi, au curare, à la strychnine; enfin le *Traité des maladies du système nerveux*, dont le second volume paraissait il y a quelques mois à peine.

C'est dans ce beau livre que se trouvent consignées et groupées les innombrables observations et les nombreuses découvertes qu'a faites Vulpian dans le domaine de la pathologie nerveuse, pendant le séjour qu'il fit à l'hospice de la Salpêtrière d'abord, puis dans divers hôpitaux, la Pitié, la Charité, l'Hôtel-Dieu : détermination du siège de la lésion spinale dans la paralysie infantile, premier essai d'une description symptomatique de la maladie dite *sclérose en plaques,* nosographie de la paralysie agitante, analyse et synthèse des affections systématiques de la moelle épinière, etc. Il suffit de ces indications sommaires pour rappeler la part considérable que Vulpian peut réclamer dans cette grande élaboration qui, de nos jours, a permis d'asseoir définitivement la pathologie cérébro-spinale sur le triple et inébranlable fondement de la clinique, de l'anatomie et de l'expérimentation physiologique.

Si quelqu'un voulait entreprendre de juger Vulpian comme médecin et d'apprécier les services qu'il a rendus

à la pathologie médicale, c'est dans le *Traité des maladies du système nerveux* et aussi dans la *Clinique médicale de la Charité* qu'il lui faudrait surtout puiser les documents. Celui qui, au contraire, voudrait étudier le physiologiste, éprouverait plus d'embarras. Il devrait consulter, en outre des ouvrages cités plus haut, d'innombrables notes, mémoires, publications de tout genre qui figurent dans divers recueils. Ce travail de revision ferait reconnaître immanquablement que ce qui caractérise surtout la manière de Vulpian, comme physiologiste, c'est l'exactitude absolue dans l'observation des faits, l'arrangement méthodique, une sobriété extrême dans les conclusions. Ses tendances sceptiques à l'égard des théories l'auraient même, prétendent quelques-uns, souvent arrêté sur la voie d'une découverte. Toutes ses publications montrent qu'il était dominé par le désir de rendre justice à tous les auteurs qui l'avaient précédé dans l'étude d'une question. On ne peut certes qu'admirer son courage scientifique. Combien de fois ne l'a-t-on pas vu, en effet, aussitôt qu'il avait reconnu l'erreur, détruire sans pitié les constructions qu'il avait le plus de peine à édifier!

Trois ans après son entrée dans la chaire de Pathologie expérimentale, Vulpian devait atteindre le but vers lequel avaient tendu tous ses efforts; le rêve de toute sa vie se réalisait enfin: l'Institut lui ouvrait ses portes le 22 mai 1876 et lui accordait ainsi la marque de distinction la plus élevée à laquelle un physiologiste et un médecin puissent prétendre. Quel sentiment de légitime orgueil ne dut-il pas éprouver le jour où, appelé, jeune encore, à

recueillir dans la Section de Médecine et de Chirurgie l'héritage d'Andral, il vint s'asseoir entre Claude Bernard, le grand physiologiste, et Bouillaud, vétéran respectable de la Médecine scientifique d'alors.

Oui, c'était bien là la place qu'il avait mérité d'obtenir, et ses vœux, désormais, étaient exaucés.

Il devait cependant éprouver encore une satisfaction bien vive ; ce fut, lorsque, le 29 mars 1886, la confiance de l'Académie l'investit des hautes fonctions de Secrétaire perpétuel.

Cette satisfaction fut la dernière,

Avoir essayé d'indiquer l'évolution générale et les principaux épisodes de cette grande et belle carrière scientifique, ce n'est là qu'une partie de notre tâche. Il nous faut maintenant parler de l'homme, de cette nature d'élite qui consacra pieusement toute sa vie à la recherche de la vérité scientifique. On peut d'un mot caractériser Vulpian : c'était l'homme du devoir. Jamais on ne l'a vu reculer devant une tâche qu'il s'était engagé à remplir. Lorsqu'il sentit ses forces décliner, il résigna le titre si fort envié de médecin de l'Hôtel-Dieu, cinq ans avant la limite d'âge, et, du même coup, il abandonna la pratique civile qu'il menait cependant depuis plusieurs années avec le plus grand succès, à titre de médecin consultant. C'est qu'il voulait employer tout son temps au service de notre Académie, et l'on sait comment, à cet égard, il s'acquittait de son devoir.

Vulpian était plus encore : c'était un grand et bon cœur ; un homme de famille, prêt à tout sacrifier pour les

siens; un maître adoré de ses élèves; un ami sûr et dévoué; et celui qui a le triste honneur de porter ici la parole, ne peut, sans une vive émotion, se remettre en mémoire comment, dans les nombreuses et ardentes compétitions, où ils se sont trouvés mêlés tous les deux, Vulpian s'est toujours montré l'émule loyal, généreux, chevaleresque. Bien qu'il ait rempli de hautes fonctions administratives, en particulier comme doyen de la Faculté de médecine, je crois bien qu'il n'a rencontré que peu d'ennemis; et encore ces ennemis appartenaient-ils, sans doute, à cette classe d'hommes malheureux qui ne peuvent rencontrer la supériorité du cœur et de l'esprit sans en éprouver comme un sentiment d'irritation et de dépit. Mais, ceux-là, *on les regarde et l'on passe*, comme dit le grand poète des tristesses humaines.

Dans le courant des dernières années, la santé de Vulpian s'était progressivement altérée. La mort inopinée d'un enfant qu'il aimait par-dessus tout, puis celle de la femme dévouée qu'il avait choisie pour compagne, vinrent l'ébranler plus encore. Alors je l'entendis répéter ce que je lui avais entendu dire, une fois déjà, il y a de cela trente ans, lorsque, peu de temps après la mort de sa mère qu'il adorait, j'essayais de ranimer son courage un instant abattu : « J'espère, disait-il, me relever par le travail. Heureusement que nous avons ce remède-là!... » Oui, le travail, toujours le travail! tel était bien son refuge suprême. Mais, hélas! cette fois la lutte était décidément trop inégale. Que de courageux efforts cependant n'a-t-il pas faits pour remonter la pente fatale! A la Faculté de

médecine, nous le voyions, chaque année, avec la même ardeur et la même ponctualité qu'aux plus beaux jours, reprendre et poursuivre, aussi longtemps que ses forces le lui permettaient, ses cours toujours si consciencieusement préparés. A l'Institut, il remplissait avec ce zèle scrupuleux et cette distinction que nous nous plaisions tous à reconnaître ses difficiles fonctions. On n'a pas oublié le bel éloge de Flourens qu'il prononça dans une de nos séances solennelles, et qui excita votre admiration. Marquée au coin des qualités littéraires et scientifiques qui lui étaient familières, la construction de cette œuvre remarquable, au milieu de tant d'autres occupations pressantes, dut lui coûter bien des efforts. Récemment enfin, nous l'avons entendu, au sein de l'Académie de médecine, défendre la cause d'un illustre savant avec toute l'ardeur, toute la passion même d'une conviction profonde, et aussi toute l'indignation que suscite dans une âme droite le sentiment d'une agression qui ne lui paraît pas justifiée.

C'était trop ; l'organisme succombait peu à peu sous ces coups répétés, et lorsque, il y a quelques jours, après un de ces trop longs séjours qu'il avait coutume de faire dans son laboratoire, notre ami fut saisi des premières atteintes du mal qui devait nous le ravir, nous ne nous y sommes pas trompés un seul instant. En nous, dès l'origine, s'était développée la douloureuse, l'implacable conviction que nous allions, hélas ! assister à un désastre. Par une triste compensation, Vulpian, pendant toute la durée de sa maladie, ne reconnut pas, même un seul instant, que sa vie était en danger. La souffrance du corps comme celle

de l'esprit lui ont donc été épargnées. Il faut nous féliciter encore, dans cette épreuve, que la clémence du sort l'ait ainsi soustrait aux amertumes des luttes cruelles et des suprêmes déchirements que la nature nous impose trop souvent.

Maintenant, le malheur est consommé; nous pouvons en mesurer l'étendue et la profondeur. Le vide que rien ne saurait combler s'est ouvert. Les regrets, les émotions pénibles ou douloureuses que cause en ce moment chez nous et autour de nous cette perte irréparable, s'éteindront, eux aussi, tôt ou tard, car ceux qui les ressentent sont périssables.

Seule durable et seule équitable est la postérité : elle recueillera pieusement le nom du savant et le consacrera par un souvenir glorieux.

---

# DISCOURS

DE

# M. BROWN-SÉQUARD

MEMBRE DE L'INSTITUT

AU NOM DE LA SOCIÉTÉ DE BIOLOGIE.

---

Messieurs,

La Société de biologie vient de faire, par la mort de M. Vulpian, une des plus grandes pertes qu'elle pût avoir à déplorer. Notre illustre et regretté collègue a contribué largement, avec Rayer, Claude Bernard, Charcot, Paul Bert et quelques autres à donner à notre Société la haute position qu'elle occupe dans le monde savant. Pendant de nombreuses années, ses communications multipliées ont donné un grand éclat à nos séances. Nous savons tous par quelles qualités éminentes brillait M. Vulpian. Il joignait à une extrême exactitude dans l'observation des plus minutieux détails des faits le pouvoir de discerner sûre-

ment la valeur propre à chacun d'eux, et il savait, mieux que personne, mettre en relief ceux qui le méritaient. Dans l'exposé de ses recherches personnelles, comme dans l'appréciation des travaux d'autrui, il avait, à un haut degré, la faculté de reconnaître les particularités qui rendaient inacceptables les conclusions auxquelles d'autres détails paraissaient conduire. Il possédait, en outre de ces aptitudes exceptionnelles d'examen de tous les côtés d'une œuvre expérimentale ou clinique, les plus hautes qualités d'originalité, une grande puissance de travail et des connaissances aussi étendues que profondes et variées. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'un homme aussi admirablement doué ait produit tant d'œuvres remarquables par leur richesse en faits nouveaux et par une valeur exceptionnellement grande dans la critique des doctrines ayant cours.

Le nom de M. Vulpian restera attaché à nombre de questions importantes sur lesquelles ses recherches ont jeté une très vive lumière. Les principales d'entre elles sont relatives à la physiologie et à la pathologie des nerfs crâniens, vaso-moteurs et sécréteurs, de la moelle épinière et de l'encéphale, de plusieurs affections de la peau, du cœur et d'autres organes, et à l'histoire physiologique, toxicologique et thérapeutique de nombre de poisons et médicaments.

D'autres que moi ont dit et diront, avec les détails nécessaires, quels sont les titres qui ont placé M. Vulpian au premier rang parmi les physiologistes et les médecins de notre temps. D'autres aussi vous raconteront la vie si belle et si honorable de notre éminent collègue et vous le

représenteront, ainsi qu'il le mérite, comme un modèle de dignité, de droiture et de bonté. Quant à moi, je veux me borner aux remarques suivantes :

A une époque où, en raison de quelque retard dans l'emploi du microscope, la France a eu un instant d'infériorité, dans les sciences médicales, vis-à-vis d'une nation voisine, elle a pu en sortir grâce à une impulsion vigoureuse venue d'une École que nous avons connue, pendant une dizaine d'années, sous le nom d'*École de la Salpêtrière,* École dont les chefs éminents étaient nos illustres collègues MM. Vulpian et Charcot. Cette impulsion rénovatrice, qui a donné à la France une position prééminente, se fait sentir encore maintenant dans presque toutes les branches des sciences médicales, grâce aux travaux personnels de ces deux savants et de leurs élèves, dont quelques-uns sont déjà devenus des maîtres à leur tour.

Parmi les livres si remarquables, à tous égards, que nous devons à M. Vulpian, il en est un qui est un véritable chef-d'œuvre d'originalité et d'érudition. Je veux parler de ses *Leçons sur la physiologie générale et comparée du système nerveux*. Dans cet ouvrage, plus peut-être que dans ses autres livres, M. Vulpian a montré combien la physiologie normale et pathologique peut gagner à la comparaison des faits fournis par l'expérimentation sur des animaux avec les faits provenant de la clinique humaine. Je puis dire que, grâce à M. Vulpian, les travailleurs qui s'occupent des sciences médicales sont pourvus de plus grands moyens de progrès en France que dans aucun autre pays. En effet, partout ailleurs qu'ici, les médecins ne s'occupent guère que des faits cliniques, et les physio-

logistes ne connaissent guère que ce qu'enseigne l'expérimentation sur les animaux, d'où il résulte souvent que les questions biologiques, et surtout les plus hautes, sont résolues dans un sens par les médecins et dans un autre par les physiologistes. Je suis donc autorisé à dire, en terminant, que, non seulement notre illustre et regretté collègue a rendu d'éminents services à la science et à la pratique de la médecine, ainsi qu'à la physiologie, par ses découvertes et ses publications si pleines d'originalité, mais encore en montrant, par le précepte et par l'exemple, dans ses cours et dans ses livres et mémoires, l'immense importance de l'étude comparative des faits expérimentaux et des observations cliniques.

En disant un dernier adieu à notre excellent collègue, laissez-moi ajouter que tous les membres de notre Société qui ont connu M. Vulpian l'ont aimé autant qu'ils l'ont admiré.



Paris. — Typ. Firmin-Didot et Cie, impr. de l'Institut, rue Jacob, 56. — 21221.